

Ouranos – Varuna, dieux protecteurs ?

Avant-propos

Etant donné la profonde divergence des présupposés langagiers qui orientent ma recherche d'avec ceux qui constituent la *doxa* des philologues étudiant les littératures grecques de l'Age archaïque, il est nécessaire que je les explicite ; cela évitera quelques malentendus. Il n'est besoin, ici, de traiter que des présupposés portant sur la langue épique et lyrique d'une période allant de la fin du VIII^e au milieu du Ve siècle de l'ère antique, celle de l'hexamètre dactylique (support de la composition orale d'une narration) et du distique élégiaque¹.

Les présupposés de la *doxa* « homérique » sont les suivants :

- 1- *En ce qui concerne la morphologie de la langue.* Celle-ci s'explique par différentes phases de la tradition narrative épique dans laquelle les formules – des syntagmes stéréotypés – jouaient un grand rôle, chaque phase étant liée à un domaine dialectal dominant. A l'origine, il y a eu la phase achéenne, de l'époque mycénienne dont il reste quelques traces dans la morphologie, puis, aux débuts de l'Age archaïque, la phase éolienne, dont il reste des traces dans les terminaisons nominales et verbales et dans le traitement de la syllabe (tendance à la fermeture), enfin, à partir du VIII^e siècle, la phase ionienne, qui s'est développée en Asie Mineure (repérable également dans les terminaisons et dans la coloration dominante du phonétisme).
- 2- *En ce qui concerne les phonèmes.* Au moment de développement de la dernière phase, *yod* (/j/) avait entièrement disparu de tous les dialectes grecs (*dixit* M. Lejeune), /w/ (digamma Ϝ) était devenu « labile », puis s'est amuï, de sorte qu'il n'en reste que quelques traces. Il ne faisait plus partie de la langue des aèdes, qui ne l'utilisaient que dans les formules formées à l'époque – antérieure à la fin du VIII^e siècle – où le phonème était encore vivant et dans lesquelles il s'est maintenu par la vertu de la mémoire d'une tradition.
- 3- A l'époque « homérique » (-725 environ pour l'essentiel de l'*Illiade*, fin du VIII^e siècle pour l'*Odyssée* selon les auteurs, ou fin du 1^{er} quart du VII^e siècle, à l'époque de la composition de la *Théogonie*) la contraction de deux voyelles, notamment la contraction oo / oe était achevée pour le génitif des noms thématiques (oo > ου), était en phase d'achèvement pour les verbes en ε-, etc. De manière générale, ou résultait d'une contraction oo / oe à la suite d'un amuïssement de /s/, de /w/ ou de /j/.
- 4- Tous les traits de la langue poétique fondée sur l'alternance des syllabes longues et brèves étaient acquis au stade de la phase ionienne au tournant du VIII^e et du VII^e siècle, et cela dans les cités de la côte d'Asie Mineure ou sur les îles proches de la côte. L'ionien de la poésie est donc l'ionien de l'Asie mineure.

Aucun de ces présupposés ne m'a jamais paru d'une solidité telle que j'aie dû en admettre sans examen la validité. Je me bornerai à introduire l'exposé des présupposés qui orientent ma recherche par une remarque sur la « théorie » des phases dans la constitution de la langue épique et lyrique. Cette théorie explique donc que la période de transition entre les temps mycéniens, dont la civilisation s'est écroulée entre la fin du XIII^e siècle et le milieu du XII^e siècle (~ 1150), a vu apparaître et se déployer une phase

¹ Cet hexamètre de Tyrtée (fragm. 4 : μῦθεῖσ-/θαί-τε-τὰ /καλ-φὰ- κα-/ἰ ἔρ-δειν/ πάν-τα- δι-/καια) n'est conforme à la facture de l'hexamètre que si l'on suppose que le poète articulait καλ-φὰ.

« éolienne » de la production des aèdes. Comment peut-on supposer qu'au cours de cette phase, dans le domaine du dialecte ionien, qui était celui de Milet par exemple, il n'y ait eu aucun aède pour perpétuer, en ionien, la tradition de la narration héroïque ? Et quel besoin les artisans du verbe de dialecte ionien auraient-ils eu de recourir à la langue de leurs collègues éoliens pour s'adresser à leur auditoire ? Supposer une formation de la langue épique par « phases », ne repose sur rien de consistant.

Il y a eu un moment, que l'on peut situer au VIII^e siècle, où les aèdes, les artisans de la narration épique – de la narration de manière générale – sont passés d'un module relativement lâche de l'unité de mesure de leurs compositions, dont le schéma métrique n'était strict qu'à sa frontière, à un module métrique appliqué à tout le vers (hexamètre dactylique, distiques élégiaques). Ce schéma métrique appliqué à tout le vers, indéfiniment réduplicable, prenait appui sur la quantité syllabique et l'alternance entre syllabes longues et syllabes brèves organisée à l'appui de deux mesures, le spondée (deux longues : – –) et le dactyle (une longue, deux brèves – U U). Cette époque est celle où l'on situe la vie d'Homère (il est vrai que si l'on s'appuie sur une supputation d'Hérodote, il faudrait reculer sa vie active jusque vers 840). « Homère » est un terme générique et non un nom propre ; il est « celui qui assemble », si nous suivons l'explication de Nagy, « celui qui va du même pas », selon une proposition que j'ai faite. Il s'agirait d'un sobriquet sous lequel les nobles artisans du verbe, les poètes lyriques (des membres de l'aristocratie) ou les maîtres du chant choral désignaient les fantassins de la narration, avançant du même pas sous leur barda.

Il s'est agi, pour les aèdes, de se donner les moyens d'improviser leurs récits à l'appui d'une voie si fermement dessinée qu'ils pouvaient s'en laisser porter comme par un automatisme qui les libérait du souci de la forme pour leur permettre de ne plus se préoccuper que du souci du contenu (au moment de l'improvisation). En outre le module permettait de tenir la voix à hauteur constante. Il s'est agi de se donner un support à l'*improvisation* et non à l'apprentissage par cœur de formules. Un aède avait certes la possibilité de recourir à des formules qui entraient toutes faites dans le schéma du vers, mais à des formules qui pouvaient être elles-mêmes inventées pour le besoin de cette improvisation-ci, celle de la *mēnis* d'Achille, par exemple ou celle du retour d'Ulysse. Car si les aèdes apprenaient, au cours de leur formation, une tradition poétique (des thèmes, des manières typiques de raconter une bataille, une ambassade, etc.), ils n'apprenaient pas des récits par cœur, ils apprenaient à *improviser des* récits pour les adapter à telle et telle demande de tel commanditaire en tels lieu et moment. La théorie des phases est en même temps une théorie de la rigidité formulaire, qui dépouille les aèdes de l'essentiel de leur art.

Pour faciliter l'improvisation de l'hexamètre (ou du distique : les nobles eux aussi ont dû se doter d'un barda), pour pouvoir jouer systématiquement d'une alternance entre syllabes longues et syllabes brèves, on a eu l'idée, proprement géniale, de recourir, à l'intérieur d'un dialecte servant de base (l'ionien), à la variété des terminaisons qu'offraient *les différents dialectes* des traditions narratives (achéen, éolien, ionien, le dorien servant de base à la langue de la poésie chorale). A la fin d'un mot, celle des terminaisons des génitifs thématiques en -o, par exemple, aux possibles qu'offrait ou (un seul devant consonne, deux devant voyelle) s'ajoutait la figure métrique constante de la terminaison éolienne -oio (longue – brève), qui entraînait nécessairement dans un dactyle dont elle formait les deux premières mesures.

Pour le dire brièvement : le recours aux terminaisons de deux ou trois dialectes pour composer un récit, le recours à une morphologie complexe, dont la complexité ne joue aucun rôle pour l'identification des fonctions à l'intérieur de la phrase puisqu'une seule terminaison suffit à identifier une fonction syntaxique ou, dans le domaine du verbe, une

personne, un temps, un mode ou un aspect, ce recours est la trace d'une intention délibérée, celle de mettre en place une langue artificielle, propre à l'improvisation d'un type de textes particuliers, ceux dont les aèdes sont les spécialistes, essentiellement, des textes narratifs.

Tel est donc le présupposé qui est au principe de tous mes examens des textes poétiques grecs de l'Age archaïque : les spécialistes de ces textes ont élaboré les règles d'usage d'une langue artificielle, fabriquée à l'appui des dialectes, mais à l'écart des différents usages dialectaux. A partir de son invention, étant donné le rôle qu'elle jouait dans le jeu des alternances entre syllabes longues et syllabes brèves, cette langue est restée identique à elle-même dans ses traits constitutifs. Si, au moment de la création de la langue, deux phonèmes, deux glides, étaient utilisés pour entrer un mot dans une mesure, ces deux phonèmes (/w/ et /j/) sont restés vivants aussi longtemps que l'*improvisation orale* est restée vivante.

J'en déduis que, partout dans la poésie de l'Age archaïque grec, /w/ (écrit Ϝ) et /j/ (que j'écris i) doivent être restaurés, étant donné que ces deux phonèmes pouvaient jouer, à l'initiale d'un mot, le rôle de discriminant de syllabe (voir note 1, καλ-Ϝά dans le vers de Tyrtée ; pour *yod* discriminant de syllabe, voir dès le premier vers de l'*Odyssee*, ἄν-δρα-μο-ι ἔν-νε-πε- ; ce sera le cas dans tous les contextes où ce type de diphtongue est résolu). En conséquence, *en aucun cas* dans la langue épique ou lyrique de l'Age archaïque, on ne peut être une contraction résultant de oo ou de oe à la suite d'un amuïssement de /w/ ou de /j/, tel que οϜο > oo > ου ou bien οιο > oo > ου. La terminaison ου du génitif résulte de l'évolution ionienne du génitif *o-sjo > o-hjo > o-hho > o-ho > ou ; la terminaison éolienne résulte d'une coupure différente des syllabes étant donné la tendance éolienne à les maintenir fermées, d'où *os-jo > oj-jo (écrit οιο). De même, dans les terminaisons verbales, φίλεον, par exemple, εον résulte de *phile-jon > philehon ; φίλουν, φίλουσι, etc., sont inattestés, autrement dit la trace de /j/ s'est maintenue en tous contextes. L'aède n'articulait pas /fileon/, mais /filehon/ (/h/ allophone de /j/).

On trouvera dans le texte qui suit quelques explications sur la quantité syllabique².

Le lecteur comprendra bien vite que tout ce préambule avait pour fonction d'expliquer pourquoi le nom grec du ciel, οὐρανός, écrit dans la narration épique οὐρανός, dans la tradition lyrique éolienne ὄρανος ou bien ὄρανος, ne peut dériver ni de *orsanos (on aurait eu *orranos en éolien, inattesté), ni de *oworanos (qui ne serait jamais devenu *oo > *ou), reconstitué d'ailleurs à partir de l'hypothèse que la syllabe initiale est issue d'une contraction oo ou bien même oe et donc, par hypothèse de *owo-.

Dumézil aurait été victime d'une explication étymologique erronée

Dans le compte rendu d'un ouvrage de J.-P. Demoule³, paru dans *Wékwos* 2, 2015-2016 : 279-283, publié également dans *Academia.edu*, Romain Garnier explique : « [...] Venons-en au cœur du maigre chapitre consacré aux mots reconstruits (p. 530-550). Au premier coup d'œil, on s'avise que la documentation de Monsieur Demoule est totalement dépassée : nul autre que lui ne croit plus au vieux rapprochement entre Ουρανος et Várana (p. 539), que Dumézil avait jadis proposé voici plus de quatre-vingts ans⁴ (1934 !). La

² Pour un exposé plus détaillé d'une théorie de la langue homérique, voir <http://www.histor.ch/wp-content/uploads/2019/12/Introduction-g%C3%A9n%C3%A9rale-au-texte-grec-et-%C3%A0-la-traduction.pdf>

³ Jean-Paul Demoule *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'occident*, Paris, éditions du Seuil, 2014.

⁴ Dumézil avait proposé le rapprochement à l'appui d'une explication étymologique dont il n'était pas

forme grecque s'explique par un étymon gr. com. * ῥορσανός « celui qui fait pleuvoir » dérivé d'un nom d'action * ῥορσος m. « pluie » (< i.-e. * (h₂)uórs-o-) cognat du hitt. uarsa- « averse », et apparenté au véd. vársati « il pleut » (< i.-e. *h₂uér-s-e-ti). Il s'agit du ciel qui féconde la terre en l'arrosant de ses pluies ; par réinterprétation poétique, c'est le mâle qui couvre la femelle, en déversant sa semence. [...] Rien de tel chez Várúna, qui peut être, selon une théorie couramment admise, un dieu du « serment » (i.-e. * uérh₁-un-o-), apparenté au nom du 'vœu' (cf. véd. vratá-). En tout cas, Várúna ne provient pas de la déification du ciel, ni d'aucune autre partie du cosmos d'ailleurs. »

Chantraine, *DELG*, s. u. Ουρανός, *Et.*, renvoie à l'article dans lequel Wackernagel ruinait l'hypothèse d'un rapprochement entre Ouranos et Varuna. L'effet « ravageur » de la critique de Wackernagel a été tel qu'à cause de lui peut-être, il est désormais impossible de trouver, dans les circuits des livres d'occasion, un seul exemplaire de l'étude de Dumézil, publiée en 1934 aux éditions Adrien-Maisonneuve. L'ouvrage a-t-il été très vite épuisé et Dumézil qui, à partir de 1938, a considéré que le monde grec ancien occupait une position particulière, trop innovante, dans la tradition indo-européenne et ne pouvait donc pas être soumis aux mêmes analyses que les traditions latines, germaniques, celtes, indo-iraniennes, n'a-t-il pas jugé nécessaire de faire rééditer un ouvrage dont un élément-clef de la thèse, justifiant un rapprochement entre Ouranos et Varuna, ne semblait pas défendable ?

Dumézil, lui-même, ne proposait pas une étymologie personnelle ; il s'appuyait sur une suggestion de « M. Herbert Petersson⁵ : Ὑορυᾶν- dériverait de la racine indo-européenne **uer-* « lier »... [...]. Ὑορυᾶν-no ne serait-il pas littéralement le 'maître des liens', analogue oriental de ces maîtres 'politiques' dont le monde germanique et latin formait les noms à partir d'un thème nominal, par adjonction du suffixe -no- » (suivent quelques exemples) (*Ouranos – Varuna*, p. 49-50). Dumézil supposait donc que *Ouranos* résultait de *uorya-ns* + une particularité grecque, un *o* dit prothétique.

Wackernagel établit avec raison que οὐρ- ne peut pas provenir de ὄρορσάνος (avec *o* prothétique) ; il part de béotien et dorien ὠρανός, et de l'hésitation éolienne entre ὠρανός et ὄρανός ; Varuna n'est pas un dieu du ciel, continue-t-il. Alors, comment s'explique *Ouranos* ? « Falls wir annehmen dürfen, dass die gute antike Überlieferung, wie sie Herodian περὶ μὲν. Λεξ. 7, 225 II 912, 16 Ltz. Vertritt, den äolischen Dichtern irrthümlich ορ st(att) opp gegeben habe, ist alles in Ordnung: ein vorgriechisches *vorsanos* (KZ. 29, 129) «der Befeuchter, Befruchter», das in Betonung und Vokalismus zu vedisch *karaná-* «kunstfertig» u. aa. stimmen würde, müsste ion.-att. οὐρ-, dor.-böot. ὠρ-, äol. ὀπ- ergeben, und solches ὀπ- war wie wir nun wissen, als ὄρ- messbar » (*Glotta* 7, 1916, p. 296, in *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, 1972, p. 136, note).

La déduction de Wackernagel est triplement problématique.

Elle serait fondée s'il était avéré que οὐρ- homérique dérivait *nécessairement* de **wors-*, c'est-à-dire d'un amuïssement de /w/ et de /s/ et si Hérodien effectivement attestait que ορ- a faussement été attribué aux poètes éoliens au lieu de opp-. Or ! même dans ce cas, d'une écriture ὀπ-, *si elle avait été attestée*⁶, il n'est pas possible de déduire de quelle consonne est issu l'allongement compensatoire ou la gémiation de ῶ : ce peut être aussi bien /s/ que /w/ (voir la note 4 et, ci-dessous, à Mégare, l'écriture ὀππος « la

l'auteur. Voir plus bas.

⁵ « Einige Bemerkungen zu den Götternamen Mitra und Varuna », in *Studien tellegnade Esaias Tegner* (1918), pp. 223 et suiv., 231 et suiv.

⁶ Il n'en est aucune occurrences attestée dans le lexique du *TLG* établi à partir de la totalité des textes grecs anciens (fin de la période byzantine). Hérodien cite une seule forme éolienne opparῶ à propos de laquelle il remarque que les Eoliens ont coutume de substituer *o* à *ε*. Il faudrait donc entendre εpparῶ, formé sur le paradigme de **wer-w-* « parler ». En conséquence *p* serait, dans ce cas, la trace d'une assimilation de /w/ et non de /s/ !

limite », ὄρφος à Corcyre, οὐρος en ionien, racine probable **swor-w-* ; le formant /w/ est certain ; donc -ορφ- > -ορρ-).

Second problème : que dit Hérodien ? Le grammairien examine le cas des mots trisyllabiques en *-anos* pour constater qu'ils ont tous la première syllabe purement vocalique, brève, sauf précisément οὐρανός :

« Οὐρανός. τὰ εἰς νος λήγοντα ὀνόματα τρισύλλαβα ὄξυνόμενα [...] οὐδέποτε τὴν ἄρχουσαν ἔχει φύσει μακράν, οἷον ἰκανός, καίτοιγε τὸ ῥῆμα ἐξέτεινε τὸ ι, πείθω πιθανός, εἶδεται ἰδανός, σὰς ἰδανὰς χάριτας. ἀγανός, τραγανός, σφεδανός, ἐδανός, ὄρφανός, πεδανός, ῥοδανός. σημειῶδες ἄρα τὸ οὐρανός, ὅτι ἤρξατο ἀπὸ φύσει μακρᾶς. Ἀλκαῖος δὲ καὶ εἰς ω ἀποφαίνεται τὸ ὄνομα, ὠρανός λέγων κατὰ τροπὴν τῆς ου διφθόγγου εἰς τὸ ω, καὶ ἄνευ τοῦ υ ὄρανός, ὥστε τὸ ἐπιζητούμενον παρ' αὐτῶ λελύσθαι. καὶ Σαπφῶ· ψαυήν δ' οὐ δοκίμωμ' ὄρανῶ δυσπαάχεα. [...] (A. Lentz, *Grammatici Graeci*, vol. 3.2, Leipzig: Teubner, 1870 (repr. Hildesheim: Olms, 1965): 908-952. In *TLG* ©UCI sous Herodianus.

« Les noms trisyllabiques en *nos* qui sont oxytons [...] jamais n'ont la syllabe initiale longue par nature ; par exemple, *hikanos* – toutefois /i/ peut être allongé dans la prononciation, *peithō*, *pithanos*, *eidetai*, *idanos*, « *sas idanas charitas* » – *aganos*, *traganos*, *sphedanos*, *hedanos*, *orphanos*, *pedanos*, *rhodanos*. Le nom « *ouranos* » est le cas notable : par nature la première syllabe a toujours été longue (ἤρξατο ἀπὸ φύσει μακρᾶς). Alcée fait apparaître le nom avec ω, l'écrivant ὠρανός à la façon dont la diphtongue ου est transcrite ω, et, sans υ ὄρανός, si bien que, dans ce cas, la question (*ce qui fait l'objet de notre recherche : le cas notable de οὐρανός, 1^{ère} syllabe longue*) est résolue. » (Je comprends : ὄρανός confirme la règle de l'initiale brève, mais uniquement quand il est écrit sans υ ! chez Alcée – aucun témoignage – ou chez Sappho – deux occurrences.)

Comment Wackernagel peut-il, à partir de cette référence qu'il donne, déduire que « die gute antike Überlieferung, wie sie Herodian *περὶ μὲν. Λεξ. 7, 225 II 912, 16 Ltz. Vertritt, den äolischen Dichtern irrthümlich ωρ st(att) ορρ gegeben habe* » « la bonne tradition antique, telle qu'Hérodien [...] la représente, a erronément attribué aux poètes éoliens ωρ au lieu de ορρ », cela m'est incompréhensible. Hérodien se contente de constater que ὄρανός (οὐρανός sans u) est attesté et que, dans le cas de cette écriture, la difficulté de la syllabe longue initiale est résolue, mais il ne dit pas que cette écriture est juste, et encore moins la seule correcte. Elle n'a d'autre fonction que d'attester une syllabe brève.

Il est vrai que Wackernagel a ensuite nuancé son propos dans un article repris dans *Kleine Schriften I*, Van den Hoeck und Ruprecht, 1955, p. 129 (« Questions de grammaire » : « ἔρση – οὐρέω, worin ein dem *ou* vorausgehendes *vau* durch das Augment erwiesen wird, aus *vorzēō* id. *vorzējō* « einen Regen machen » anständiger als ὀμιχεῖν, das schon aus der Grundsprache her « harnen » hiess, und daher dieses verdrängend. Dass das Substantiv οὐρον eine rückbildung aus dem Verbum ist, ersieht man nunmehr aus den Lautverhältnissen und ist auch der Sache nach verständlich. Lateinisch *urina*, wurzelt in einer Entlehnung ; das Fremdwort bat den Wert eines Euphemismus ; vgl. pissen. Man verzeihe, dass ich unmittelbar daneben οὐρανός nenne. Konnte es nicht, wie χλιδανός von χλιδή stammt, aus einem Femininum *vorzá*, « Regen » stammen ? Ähnlich Bopp, vgl. gr. III³, 453 Anm. und Ploix, Mem. Soc. Ling. 4, 416. Da das Anlautende *ou*-unechter Diphthong ist, wissen wir aus dor. ὠρανός, äol. ὠρανος. Für letzteres erwartet man ὄρρανος. *Ist ὠρανος richtig überliefert und echt dialektisch, so beruht ω- auf oo oder oe und fällt das hier Vorgetragene dahin* (je souligne). »

Je traduis la dernière phrase, en italiques : « Si ὠρανος est correct (correctement livré par la tradition) et forme authentique du dialecte (éolien), alors ω- repose sur *oo* ou bien *oe* et ce qui est rapporté ici (*soit l'hypothèse de ορρ- éolien*) ne tient plus. » Wackernagel avait bien conscience de la fragilité de sa thèse (en éolien ωρ- est mis pour ορρ-), mais il ne semble pas que ses lecteurs parmi les spécialistes aient pris en considération ses scrupules. Chantraine (*DELG*, s. u. Οὐρανός) n'écrit-il pas : « Malheureusement cette

étymologie – celle qui rapproche le nom d'Ouranos de celui de Varuna – ne tient pas phonétiquement, comme l'a montré Wackernagel *Sprach. Unter.* 136 n. 1... » ? Et pour Romain Garnier il ne fait pas de doute qu'Ouranos est formé sur *Vorsanos, « l'agent de la pluie » « l'arroseur » et donc « le fécondeur ». Et n'en est-il pas comme si Wackernagel lui-même avait formulé une restriction à la validité de son hypothèse comme pour aussitôt la dénier.

Quoi qu'il en soit, que l'on montre que ω / ου, en tout état de cause, ne reposent pas sur oo ou bien oe, cela ne rendra pas pour autant la *déduction* primitive de Wackernagel pertinente. Dans son raisonnement, il supposait une contraction oo ou bien oe à la suite d'un amuïssement de /w/. Or je montre, par un raisonnement fondé sur la nature des signes linguistiques que /w/ est resté jusqu'au terme de la tradition épique (Ve siècle) un *phonème* – et non simplement un *son* tantôt audible, tantôt inaudible – à part entière de la narration en hexamètres dactyliques⁷ (Hésiode, Homère, les Hymnes essentiellement). « Ou » n'a jamais pu résulter d'une contraction constante οφο- comme l'affirme Chantraine (s. u. οὐρανός, *Et.*), parce que *οφορανος, dans la langue épique, n'aurait jamais pu devenir oo, et ου- dans οὐρανός n'a donc jamais pu résulter de la contraction oo ou bien oe.

En vérité, Hérodien aurait pu affirmer que tous les noms trisyllabiques en -anos commencent par une syllabe brève, même ouranos, à condition qu'il ait fait l'hypothèse que οῦρ- recouvre, dans ce cas, tout simplement φορ- et qu'ῶρανος chez Sappho est un problème de graphie et non de phonie. Si Hérodien pouvait difficilement faire une telle hypothèse, ce n'est pas le cas de Wackernagel, qui ne pouvait supposer, purement et simplement, l'amuïssement de /w/ dans l'hexamètre dactylique (Hésiode, Homère, etc.), puisque, la chose est connue, le contexte métrique oblige, dans de nombreux cas, la restitution de /w/ (digamma) absent en apparence (e. g. *Odyssée*, 1, 4 : [...] πάθεν ἄλγεα ὄν κατὰ θυμόν = πάθεν ἄλγεα ἴφον – *hwon* < *swon* – κατὰ θυμόν : la présence du glide /w/ à l'initiale de ce qui est écrit ὄν (< **swon*) empêche l'hiatus et donc l'élision de la voyelle finale d'ἄλγε'α). Il est vrai que Wackernagel pensait sans doute que les textes en vers dactyliques étaient le produit d'une écriture et non celui d'une composition orale dans laquelle la figure phonétique du mot (lexème + morphème) à tel cas est nécessairement invariable.

J'ai argumenté ailleurs (*Gaia* 8 et 9, 2004-2005 ; voir désormais in www.histor.ch sous « Odyssée », « Prolégomènes à une théorie de la langue épique » *passim*) que, s'il existe des contextes qui attestent l'emploi de /w/ par les aèdes, cela signifie qu'il s'agissait pour eux d'un *phonème* appartenant à la figure de tels et tels mots, que nécessairement, en tous contextes, l'aède articulait ce phonème là où il faisait partie de la figure du mot. S'il est

⁷ Je fais une recherche sur les phonèmes de la langue des poètes épiques et lyriques de l'Age archaïque de la Grèce ancienne et non sur les phonèmes de l'ionien, ou de l'éolien, ou de l'attique, etc. Etant donné la contrainte pour le mètre d'une alternance systématique des syllabes brèves et des syllabes longues, les poètes grecs ont dû se donner les moyens de respecter cette alternance. En conséquence, ils ont créé une *langue artificielle* en ayant recours à toutes les désinences possibles qu'offraient les différents dialectes pour un même paradigme. Ex. Génitif des noms thématiques en ο : λόγου / λόγοιο, etc. Les spécialistes admettent communément que ce cumul des désinences s'explique par différentes phases historiques d'un langage formulaire (phase achéenne, puis éolienne, puis ionienne). La supposition est purement et simplement inconsistante. Deux remarques à ce propos : est-ce que, pendant la phase éolienne, par exemple, il n'y avait pas des aèdes de dialecte ionien ou dorien ? Et est-ce que les aèdes auraient improvisé leurs récits en agençant des blocs de formules toutes faites qu'ils apprenaient par cœur ?

Si, aux premiers moments de la mise en place de ce langage artificiel, /w/ et /j/ (yod) faisaient partie de la langue des aèdes, nécessairement les deux phonèmes se sont maintenus aussi longtemps que la tradition de l'improvisation des récits devant un auditoire est restée vivante. Dans la première moitié du Ve siècle, Parménide a composé son poème philosophique à l'appui du langage des aèdes et à l'appui, donc, des mêmes phonèmes, /w/ et /j/ compris.

des contextes où, apparemment il ne jouait pas le rôle de discriminant de syllabe, par exemple, c'est qu'il était intégré à un agglomérat (e. g. *Odyssée*, 1, 5 : νόστον ἐταίρων doit être lu νόσ-το-ν' ῥε-ταί-ρων, ν' ῥε = /nhwe/, ce qui n'est pas plus difficile à prononcer que /nwa/ ou /nwa/ = « noix »).

Pour que l'on comprenne bien les paramètres à l'intérieur desquels se meut l'argumentation dans ce qui suit, il est encore bon de préciser le statut de la syllabe dans le vers grec de la période archaïque.

La narration épique repose sur l'hexamètre ; l'unité de mesure du mètre est composée de deux syllabes longues (spondée) ou d'une syllabe longue suivie de deux syllabes brèves (dactyle).

Une syllabe brève est une syllabe dont le pic vocalique est bref ; elle est nécessairement ouverte (la voyelle brève occupe la fin de la syllabe : (*lo-go-s*). Une syllabe est longue lorsque le pic vocalique est long (η-βη) ou lorsqu'elle est fermée (par une consonne : *lo-gos* ; toute diphtongue est longue : αι, ει, ου, αυ, etc. ; une diphtongue est une syllabe fermée par un glide /j/ ou /w/). Une syllabe longue, fermée, peut être ouverte et donc devenir une syllabe brève, par le jeu des liaisons. Une consonne finale ou le second élément de la diphtongue se lie toujours avec une initiale vocalique. Toutefois, lorsqu'un mot commence par un glide (une semi-consonne ou semi-voyelle : /w/ et /j/), traité comme une semi-consonne le glide joue le rôle de discriminant de syllabe – il neutralise la liaison – traité comme une semi-voyelle, le glide entre dans un agglomérat c'est-à-dire dans une suite de deux, trois, voire quatre (?) consonnes. Les aèdes usaient librement des possibilités qui leur permettaient d'abrèger ou d'allonger une *syllabe* ; en revanche, la quantité des voyelles était imposée par la langue. Il n'abrégait pas un voyelle longue (η par exemple), il la traitait comme une diphtongue, un pic vocalique bref suivi d'un second élément articulatoire qui joue le rôle de fermeture).

Examinons ce mécanisme syllabique sur les premiers vers de l'*Odyssée*. J'utilise le tiret (-) comme séparateur de syllabe, le slash comme séparateur de l'unité de mesure ; j'écris ῥ le digamma (/w/) et ι la palatale (/j/).

Ἄνδρα- μο-ι (ι) ἔν-νε-πε- / Μοῦ-σα- πο-λύτ-ρο-πο-ν ἰός-μά-λα- / πολ-λά

Πλάγ-χθη ἐ-πεῖ- Τροί-ης- ι (=ii)-ε-ρὸν- πτο-λί-εθ-ρο-ν ἔ-περ-σε·

Quelques remarques.

Ἄνδρα aurait pu s'articuler ἄ-νδρα- ; il aurait été formé, dans ce cas de deux syllabes brèves ; le nombre de consonnes d'un agglomérat à l'initiale d'une syllabe (*ndr-*) ne joue aucun rôle sur sa quantité ; *-ndra* est bref. En revanche, fermée par une consonne, *an-* est long. La première mesure étant un dactyle, nécessairement dans Ἄνδρα- μοι, la troisième syllabe doit être abrégée et donc articulée μο-. Cela veut dire que le second élément de la diphtongue (μο-ι) doit être détaché ; il ne peut l'être qu'en étant lié à l'initiale, vocalique, du verbe qui suit (*ennepe*). /ι εν/ forme une seule syllabe, longue parce que fermée. La liaison ι ε n'est possible que parce que ι est articulé /j/ ; Ἄνδρα μοι ἔννεπε devrait donc être écrit Ἄνδρα μοι ἰέννεπε...

L'adjectif πο-λύ-τρο-πον, selon l'articulation la plus obvie, est formé d'une suite de trois syllabes brèves suivies d'une syllabe longue parce que fermée (-πον). La suite de trois brèves est résolue par le détachement de /t/ de /r/ et un jeu de fermeture (*po-lut-*) et d'ouverture (*ro-po-*) rendue possible par la liaison de la consonne finale avec l'initiale du mot suivant (ν ἰός = *njos*).

La première mesure du vers suivant ne forme un dactyle (Πλάγ-χθη ἐ-) que parce que la voyelle longue η peut être décomposée en deux éléments, un pic vocalique bref (/ε/) et un élément de liaison avec la voyelle brève suivante ; le mécanisme laisse entendre que l'articulation de la voyelle longue η tend vers /ε'/.

Le début du cinquième vers, ἀρνύμενος ἦν se décompose comme suit : ἀρ-νύ-με-/νος-ἦν... ; νος est une syllabe longue parce qu'elle est fermée ; -ς ne la ferme que parce qu'il n'est pas lié avec l'initiale apparemment vocalique du mot suivant. Consonne finale + voyelle initiale nécessairement se lient ; à l'initiale de ἦν il y a donc un élément

consonantique qui neutralise la liaison ; ἦν doit se lire ῆην (provenant de *σφην), figure du déterminant dit « possessif » (« sa »).

Les deux glides /w/ et /j/ jouent un rôle spécifique au point de liaison entre deux syllabes : soit ils jouent le rôle d'une consonne qui neutralise la liaison et donc permet de fermer et de traiter comme une longue la dernière syllabe d'un mot, soit ils jouent le rôle de sonante servant d'appui à la consonne qui précède et entrent dans un agglomérat entre deux voyelles brèves. Il est important de connaître le mécanisme syllabique ; c'est grâce à lui qu'il est possible de repérer la présence d'un glide à l'initiale d'une syllabe, qui n'avait apparemment pas de représentation graphique.

Dans la scansion conventionnelle de l'hexamètre épique, on considère qu'il y a des vers que l'on appelle *lagaroi*, « courtaudés », auxquels il manquerait une syllabe. Soit l'exemple suivant. *Il. 21, 262* : Χώρωι ἐνὶ προα/λεῖ φθά/νει δέ τε /καὶ τὸν ἄ/γοντα. Tel qu'il est transmis, il manque une mesure brève au troisième pied du vers (λεῖ φθά : *a* est bref). Restaurons son orthographe primitive (pour la clarté /w/ est écrit F) en adoptant la terminaison du locatif χῶροι ἐνί) : XΩ-PO-IE-/NIPI-PO- FA-/ΛEI-ΦΘAN-/ FEI-ΔE-TE-/KAI-TO-NA-/ΓON-TA. Digamma formant de verbe (φθαν-Ϝ- ; voir Chantraine, *DELG*, s. u.) permet de dissocier *v* de la terminaison, d'obtenir une syllabe fermée (φθαν-Ϝει) ; le troisième pied est composé de deux syllabes longues (/ΛEI-ΦΘAN-/ ; le vers est un hexamètre sans défaut.

Si, dans le texte tel qu'il a été transmis, aucun graphème ne note la présence du phonème /w/, ce n'est pas parce que ce phonème était « labile » (une aberration phonétique), mais parce que la figure de ce graphème, à un moment donné de l'histoire de la transmission du texte, a été purement et simplement effacée..., à quelques rares exceptions près (voir ci-dessous).

Il importait de mettre en l'esprit du lecteur que, dans οὐρανός, *v* peut être la trace de /w/.

Par là, Je reviens à mon enquête sur l'existence d'un lieu potentiel entre Ouranos et Varuna.

OϜo > oo > ou étant exclu, puisque le fonctionnement de la syllabe dans l'hexamètre atteste que Ϝ (/w/) jouait un rôle de discriminant dans certains contextes et qu'il s'agissait donc d'un phonème faisant partie intégrante de la figure de certains mots, je poserai οὐρανός < (provenant de) Ϝορανός, en raison de ce que l'on peut appeler, par commodité, un roque phonétique **wor-* > *owr-*, articulé d'abord *ow-r* (syllabe initiale longue), puis /our/. (Roque = interversion de la position entre deux phonèmes à l'intérieur d'une même syllabe, telle que /wo-/ > /ow-/ , puis /w/ se vocalise /u/ devant consonne). Je rappelle que l'hypothèse d'un allongement compensatoire de l'amuïssement de /s/ ou de /w/ est exclue puisque, en éolien, *ορρανος n'est jamais attesté.

Pour vérifier la thèse, il me faut

- 1- attester ailleurs l'existence de la métathèse phonétique qui consiste en un roque ; en français, *for-mage* > *fro-mage* ;
- 2- attester la présence, historiquement, de /w/ à l'initiale d'οὐρανός, qui attesterait qu'il est issu de Ϝορανός et non de **wor-s-a*.

Comment s'explique la diphtongue ou- à l'initiale du nom du ciel ?

Allongement métrique ou métathèse wo- > ow- (roque phonétique) ou écriture aberrante ?

Il existe plusieurs exemples de mots, dans la langue épique et lyrique, qui attestent une alternance du type **ol-* / *oul-* ; *or-* / *our-*, que l'on explique par un « allongement métrique ».

Pour les besoins du mètre, pense-t-on, l'aède se serait permis d'allonger, là où c'était nécessaire, une voyelle ; notamment *o* pouvait se diphtonguer *ou*, autrement dit un aède

pouvait *modifier la nature d'un phonème*. Or – et je considère cela comme un axiome – dans aucune langue aucun usager, fût-il poète, n'a la possibilité, ni l'autorisation qui le légitimeraient à attenter à la *figure phonétique de la base / racine d'un mot*, car cette figure est de nature symbolique⁸. Seul le respect du symbolisme – au sens défini en note – permet à celui qui parle d'être entendu, à celui qui entend de comprendre ce qui lui est demandé, expliqué, etc. Le signe en tant que symbole ne peut donc être manipulé. Cela signifie que, si, dans la langue épique, par exemple le génitif d'ὄρος (« la montagne ») pouvait se dire aussi bien ὄρεος qu'οὔρεος, la figure phonématique, dans les deux cas, était la même. L'explication de la différence ne relève pas du phonétisme mais de la graphie. Ce qu'il faut comprendre, c'est pourquoi, dans un cas, cette figure est écrite ο-ρ-ε-ο-ς, dans l'autre ο-υ-ρ-ε-ο-ς, avec, apparemment, un phonème de plus que dans le premier cas. Il nous faut partir de la figure de mot comportant le plus de phonèmes (ο-υ-ρ-ε-ο-ς) en ce qu'elle révèle l'identité du phonème (/u/) qu'il faut restituer dans ο-ρ-ε-ο-ς. Pourquoi ὄρος et *οὔρος (nominatif) ? Que manque-t-il à ὄρος pour qu'il soit identique à *οὔρος ? Restons fermes sur la position qui prend appui sur le symbolisme de la langue : certainement pas un phonème (mais, nous le verrons en temps opportun, une figure écrite, un graphème).

Pour fonder la réponse à la question, relevons d'abord tous les termes de la série ο / ou invitant à supposer un « allongement métrique » ou une équivalence entre /o/ et /ou/ :

ὁδός οὐδός (1x) (la voie, le chemin) ;

ὁδός οὐδος (le seuil) ;

ὄλος οὔλος (intact, entier, sauf) οὔλε (« vale » « porte-toi bien ») ;

οὐλός = ὀλοός ὀλφός (destructeur) ;

Ὀλυμπος Οὔλυμπος (l'Olympe) ;

ὄνομα οὔνομα (le nom) ;

ὄρομαι οὔρος (observer / observateur ; gardien)

ὄρος οὔρος (Corcyre : ὄρφος / Mégare : ὄρρος), la limite ;

ὄρος οὔρεος / ὄρεος (Théocrite) / ὄρεσι (Sappho), la montagne ;

ὀλοαί = ὀλφαί / οὔλαί ὀλαί (grains d'orge).

Ajoutons quelques mots avec ou pour initiale, comme dans le cas d'οὐρανός :

οὔδας (hittite **udn* terre), le sol ;

οὔλος crépu, sur le thème εἶλ-, issu de ϕε-ϕλ- « enrrouler » ;

⁸ Dire d'un signe linguistique (phonème / monème / lexème + morphème) qu'il est de nature symbolique, ce n'est pas dire qu'il « représente » autre chose », ou qu'il « renvoie à autre chose », « qu'il tient lieu d'autre chose », c'est dire qu'il est ce qui accorde entre eux tous les locuteurs d'une langue et fait qu'ils confèrent à une figure sonore valeur phonématique *fixant* la même valeur idéale dans tel contexte énonciatif. A titre de simple exemple : si je dis à quelqu'un à mes côtés, parlant la même langue que moi : « Va me chercher le marteau sur l'établi », celui à qui je m'adresse exécute correctement la demande parce qu'il entend précisément dans ce qui est dit ce que le locuteur entend, que, près de l'endroit où a lieu l'échange, il y a un « établi », c'est-à-dire quelque chose comme une table sur laquelle on peut poser des « outils » (et non des confitures, par exemple), que sur cet établi, il n'y a qu'un marteau (« va me chercher le marteau sur... »), etc. L'invariabilité des phonèmes configurant tel signe est la condition de la compréhension de ce qui est demandé, dit, informé, expliqué, etc. Deux glides initiaux aspirés /hw/ vs /hj/ permettent de distinguer un déterminant (/hwos/) d'un connecteur propositionnel (/hjos/) : nécessairement, en tous contextes, l'aède articulait la figure distinctive du déterminant (hw-os) ou du connecteur (hj-os). Si de Saussure, et la grande majorité des linguistes, encore aujourd'hui, avait réfléchi précisément sur la nature du symbole, comme l'a fait E. Ortigues dans *Le discours et le symbole*, 1962, il n'aurait pas affirmé que, dans la langue, tout est opposition, il aurait affirmé que, dans la langue, tout est articulation. Articulation implique mise en relation de *termes* (au sens premier du mot, 'borne') stables et non d'êtres imaginaires comme on a tendance à traiter les phonèmes des langues. Le premier niveau d'articulation des langues (ajouter humaines serait un pléonasme), c'est celui des phonèmes et non celui des signifiés, comme l'a supposé A. Martinet et comme le pense C. Hagége.

οὔρος le vent favorable, qui pourrait être issu de ὄρρος (ce qui donne de l'élan à..., la brise, mais voir plus loin) ;

οὐλή la cicatrice, qui pourrait être issu de φολ- + une consonne hypothétique, *v* (*nu*).

Premier constat : le phonème /w/ est attesté dans la plupart de ces mots. Il est possible de le restituer dans tous les mots.

Rangeons dans une première série les mots dans lesquels /w/ est attesté à l'initiale.

ὄδος οὐδος (le seuil) *wod- ;

ὄρομαι οὔρος (observer / observateur ; gardien) *swer- ;

οὔδας (hittite *udn terre), le sol *wod- ;

οὔλος crépu, issu de φλ- / φολ- « enrouler » / la laine *wol- ;

οὐλή la cicatrice *wol- (latin *vul-n-us*)

Nous pourrions ajouter λῆνος, la laine [pour l'étymologie, voir Chantraine, *DELG*, s. u. *Et.* : « On peut rapprocher une forme *wel-* de la racine dans lat. *uello* » ; « racine : *wlH₂-n- ». Reste à expliquer le passage d'une écriture *wlenos à λῆνος ! Par amuïssement et allongement compensatoire ? Ou par un double roque, *wle- > lwe- > lew-n- > lej-n- ?]

A quoi viendrait s'ajouter οὐρανός.

Seconde série : /w/ est attesté à l'initiale de la seconde syllabe, en tant que suffixe (ou formant) :

ὄλος οὔλος (intact, entier, sauf) οὔλε (« vale ») *sol-w- / *salw-

ὄλοαί = ὄλφαι / οὔλαι ὄλαι (grains d'orge) *ol-w- ;

οὔλος = ὄλόος ὄλφός (destructeur) *ol-w- (nous verrons que nous pouvons faire l'économie de *olow-);

ὄρος οὔρος (Corcyre : ὄρρος / Mégare : ὄρρος), la limite *ser-w- ? *jer-w- ? ;

οὔρος ? le vent favorable, qui pourrait être issu de ὄρρος *or-w- ?

Mots ne comportant pas nécessairement le phonème /w/.

ὄδος / οὐδος

Ὀλυμπος Οὔλυμπος (l'Olympe) ;

ὄνομα οὔνομα (le nom),

ὄρους οὔρεος / ὄρεος (Théocrite), « la montagne »,

Par hypothèse, étant donné l'alternance *o* / *ou* dans une suite de mots comportant /w/ à l'initiale ou bien en tant que formant (suffixe), il est probable que les alternances, ὄδος οὐδος ; Ὀλυμπος Οὔλυμπος (l'Olympe) ; ὄνομα οὔνομα (le nom), ὄρος οὔρεος / ὄρεος s'expliquent également par une figure phonématique comportant /w/. Je n'étaierai l'hypothèse que dans le cas d'ὄρος et de ὄδος ; Ὀλυμπος et Ὀνομα demandent tous deux un examen spécial, qui ne ferait que nous détourner du présent objet de notre étude (l'alternance à l'initiale d'un mot *o* / *ou* n'est pas la trace d'un 'allongement métrique' – qui serait un attentat perpétré contre la langue – mais soit d'un roque entre deux phonèmes, soit d'un allongement compensatoire de l'amuïssement de /w/. Il apparaîtra que le roque se fait uniquement à l'intérieur d'une syllabe, la syllabe initiale ; en conséquence, l'alternance ὄλος / οὔλος, l'adjectif étant issu de *sol-w-, ne s'explique pas par un roque phonétique ; il pourrait s'expliquer par un allongement compensatoire.

En constatant l'alternance ὄρεος / οὔρεος (génitif d'ὄρος, la montagne) ou bien (*aut*) nous supposons une explication *ad hoc*, un allongement métrique, un procédé commode pour glisser subrepticement le mot dans la mesure requise, malheureusement contradictoire avec le fonctionnement d'une langue, ou bien (exclusif : *aut*) nous supposons la présence d'un phonème, entre la base du mot et la désinence – aucune étymologie ne suggère l'existence d'une racine *wor- –, un *formant*, suffixé à une base *or- / er- véhiculant la notion de « haut ». Il ne peut s'agir d'un allongement compensatoire : dans l'ionien d'Hérodote, ὄρρος serait devenu οὔρος. S'offre à nous la

possibilité de /w/, dont la fonction de formant est attestée dans de nombreux mots, adjectifs (voir ci-dessus) ou verbes⁹. Dans le cas présent, l'hypothèse est d'autant plus légitime que /w/ s'associe fréquemment à des lexèmes comportant une idée d'espace dans ses valeurs sémiques ; d'où : *to or-w-os*, cas obliques *orwe-s-os*, etc. : « ce qui est haut ». En sanskrit il existe une formation analogue (voir *DELG*, s. u. ὄρος, *Et.*). La présence de /w/ permet de rendre compte des mots composés du type ὄρειγενής (**orew-genēs* > *orejgenēs* ; cf. *wewpejn* > *wejpejn*, palatalisation /j/ de /w/ après /e/) ; ὄρειος dérive de **orewjos* > *orejjos* – assimilation de /w/ à /j/ – et non de **oresjos* qui aurait donné **orehjos* > *orejos* > *oreos* > *orous* ; voir *khrusous* dérivant de *khruse-sj-ios*). Enfin, le fonctionnement ὄρε'ος / οὔρε'ος analogue à celui de l'ensemble des termes dans lesquels la présence de /w/ est attestée soit par la métrique épique, soit par parenté étymologique (voir ci-dessus), donne à l'hypothèse d'une racine **or-* + formant /w/ une base solide.

Un raisonnement analogue nous autorise à poser l'existence du formant /w/ dans ὄδρος (*racine* **sed-* conduire. Pokorny, p. 887). Comme sur **strat-w-* est formé *strat-ew-*, sur **hodw-* est formé *hod-ew-* (ὄδεύω).

Nous rangerons donc ces deux noms dans la seconde série de mots, avec ὄρρος, la brise, par exemple.

Comment s'expliquent les alternances ὄδ- / οὐδ- ; ὄλ- / οὐλ-, etc. ?

Pour la première série à syllabe initiale φορ- / φολ-, nous pouvons poser une métathèse phonétique sous forme de roque à l'intérieur de la première syllabe, tel que *w* + *voyelle* > *voyelle* + *w* ; en ionien oriental, où l'amuïssement de /w/ a été un processus qui a commencé plus tôt que dans les autres dialectes ou qu'en Attique, par exemple, le roque a eu pour fonction de préserver la figure d'une première syllabe à deux phonèmes ; /w/ entre voyelle et consonne s'est vocalisé, en sorte que /ow/ est devenu /ou/ (diphtongue). Cette figure de la syllabe initiale s'est imposée dans l'ensemble du domaine ionien (attique compris, donc), puis par l'attique, dans la langue de la *koinè*. Nous en avons un indice dans l'orthographe de la langue d'Hérodote et d'Hippocrate : un mot dont l'initiale était /wo/, est attesté sous la forme ου (ex : οὔλος, crépu ου, chez Hippocrate, οὐλή). Οὐρανός est la seule orthographe attestée dans toute l'histoire de la langue grecque. En revanche Hérodote ou Hippocrate écrivent ὄρος, ὄδος, ὄλος, etc. Autrement dit, l'alternance ὄλος / οὔλος ne s'explique pas par un roque interne à la syllabe initiale¹⁰. (Si, chez Hérodote, le nom se dit οὔνομα et l'Olympe Ὀλυμπος, cela signifie que les alternances épiques ov- /ouv- d'une part, ὄλ / οὐλ, d'autre part ne relèvent pas de la même explication).

Toutefois, l'amuïssement de /w/ a été postérieur à la formation de la langue des « poètes » / « sophoi » qui ont établi la langue poétique (hexamètre dactylique, distique élégiaque, mètre iambique, composition chorale, etc.) sur le principe d'un recours systématique à l'alternance dans la quantité des syllabes. Je rappelle qu'il est de nombreux contextes où, dans l'épopée par exemple, il est impossible de rendre compte de la figure métrique de l'hexamètre sans restituer la présence de /w/. (Voir, e. g., *Odyssée* 1, 4 : πολλὰ δ' ὅ γ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεια ἶφ' ὄν κατὰ θυμόν ; seul la présence de /w/ à l'initiale du déterminant écrit ὄν (*suum*) permet de maintenir la terminaison vocalique (ἄλγεια) du mot qui précède). Je ne reviens pas sur le raisonnement qui permet de déduire que si un phonème a été maintenu dans un contexte, il a été maintenu partout

⁹ J'en ai établi la liste que l'on peut consulter dans www.histor.ch sous « Odyssée » « Introduction générale : lexicque ».

¹⁰ L'inversion de la position entre deux phonèmes successifs, qu'il me semble commode d'appeler un roque, est attestée dans d'autres langues, notamment dans les langues slaves. En grec même, αἰδομαι est formé sur une racine **jad-* (*yad-*) attestée en iranien (« révéler »). On peut faire l'hypothèse d'une métathèse *ja-* > *aj-* pour plusieurs racines aussi bien en latin qu'en grec.

où il appartenait à la figure d'un monème (φε), d'un morphème (terminaison -φο- > ὄλ-φο-ς) ou d'un lexème (φανακτ- / φειδ-, etc.) ; /w/ est resté un phonème à part entière de la poésie grecque de l'Age archaïque ; il en a été de même pour yod (/j/), qui pourtant s'est amuï dès la fin du second millénaire dans certains dialectes (achéen, puis ionien). En conséquence, l'étude du phonétisme dans la langue des compositions fondées sur la quantité syllabique relève d'une démarche appropriée, qui n'est pas celle de l'étude du phonétisme des divers dialectes. L'ensemble des phonèmes de la langue grecque était identique, en revanche, à l'intérieur de cet ensemble la diachronie de certains phonèmes (par exemple, /s/, /w/, /j/) a divergé à l'intérieur des différents dialectes dont l'histoire phonétique n'a pas été la même que celle de la langue poétique : que ce soit à l'intérieur de l'éolien, du dorien ou de l'ionien, le phonétisme de l'éolien ou du dorien ou de l'ionien des poètes a évolué indépendamment de l'évolution dialectale elle-même. Ou plutôt : tandis que le phonétisme des dialectes subissait quelques modifications, la langue poétique, par une nécessité intrinsèque liée à l'alternance des syllabes longues ou brèves, dont on pouvait moduler la quantité, en maintenant fermée une syllabe (μῆνιν Ἀπόλλω/νος- φέ-κα-/τη) ou en l'ouvrant (ἐ/γὼ δέ κε/ν ἀν-τὸ-ς ἔ-λωμαι), est restée stable sur toute la durée de son histoire.

Concluons sur un premier acquis :

φοδός > οὐδός (le seuil) *wod- ;

οὐδας (hittite *udn terre), le sol *wod- (non attesté)

οὐλος crépu, issu de φλ- / φολ- « enrrouler » / la laine *wol-, autorise à poser *φόλος

οὐλή la cicatrice *wol- (latin *vul-n-us*) autorise à poser *φολή.

Si nous négligeons, à ce stade de notre examen οὔρεα / οὔρεος désinences formées sur ὄρος (la montagne), il reste trois homophones οὔρος, l'un signifiant « celui qui veille sur... », l'autre « la limite », le troisième « la brise ».

Οὔρος, le gardien, est un terme appartenant au vocabulaire épique, attesté dans la tradition poétique (Pindare), formé sur *(s)wer-w-, d'où, en ionien, pour le nom du « gardien » > *wor-(w) (dissimilation de /w/) > ow-r- > our-. Le roque phonétique est probable. Le mot n'est pas attesté dans la prose.

οὔρος ionien, ὄρος, attique « la limite » (voir l'entrée dans LSJ ὄρος, Corc. ὄρφος (written ὄρφος 700.1); Cret. and Arg. ὄρος ; Heracl. ὄρος ; Ion. οὔρος, Hdt. ; Megarian ὄρος) inviterait à supposer soit que l'aspirée est allophone de /s/, *sor-w-os, soit qu'elle est allophone de /j/, *jor-w-os.

Il reste toutefois à expliquer οὔρος dans la prose d'Hérodote, qui suppose *wor- > our-

Il existe par ailleurs un nom neutre οὔρον (mot du vocabulaire épique), qui signifie le sillon (creusé par une charrue ou par un disque au moment de retomber), qui en est venu ensuite à signifier, également, « la limite ». On suppose donc que les deux mots appartiennent à la même racine, à laquelle appartiendrait *uruare*, latin (creuser une limite en traçant un sillon avec une charrue). Le sens légitime de poser *wer-w- à l'origine d'οὔρον / οὔρα « le sillon » et donc à expliquer our- par un roque phonétique (*wor- > ow-r > our-) et amuïssement de /w/ en position de formant.

[A titre d'hypothèse. La forme aspirée de l'attique rend douteuse l'appartenance de ὄρος à la même racine. Une limite est en réalité le lieu géométrique de la « jonction » entre deux surfaces juxtaposées. Je fais l'hypothèse que la notion est formée sur la racine qui est, en grec, à l'origine de la famille de ἄρμα, « le char » (par excellence un « articulé »), dont l'initiale aspirée, en attique, s'explique mieux si nous posons un yod initial (*jar-m-) plutôt que si nous supposons une métathèse de l'aspirée *arsma > harma (suggestion de Chantraine in *DELG*, s. u.). Les différentes figures du mot qui signifie « la limite » invitent donc à poser deux racines, en ionien, une racine *wr-w et en attique, une racine *jr-w-os. Yod initial (/j/) dans la plupart des dialectes grecs s'est amuï sans laisser de trace, sauf en attique, où la palatale, comme en béotien et en thessalien, s'est maintenue plus longtemps qu'ailleurs et où elle ne s'est pas purement amuïe, mais est devenue aspirée. Le relatif ὅς (< *jo-s) et la conjonction ὡς en sont la preuve la plus

évidente. Que dans la langue épique ou lyrique, l'initiale de ὡς joue le rôle de discriminant de syllabe¹¹ est l'indice que les aèdes articulaient la conjonction /jōs/ (et le relatif /jos/).

**Jor-w-os* donnera donc en attique *hor-w-os* > *horos*, à Mégare *orros* (amuïssement de yod initial, **orw-* > *orr-*). Ionien οὔρος serait donc issu d'une autre racine, attestée en latin.]

οὔρος le vent favorable, pourrait être issu de ὄρ-φ-ος **or-w-* ; sur une racine **er-* / *or-* « élancer ». Toutefois, le nom est attesté sous cette forme dans les *Histoires* d'Hérodote (4, 163). L'hypothèse d'un roque phonétique dans la 1^{ère} syllabe n'est donc pas à exclure. Il est possible de poser **wor-os* > *ouros*, une formation sur **wə-(e/o)-* « souffler », en grec, élargissement -r- de la racine également attesté par αὔρα. Il s'agirait d'un nom racine de formation ancienne, fondée sur l'alternance *r* (en grec, sans élargissement de la racine) / *n* (latin *uen-* élargissement -t- ; allemand *win-* élargissement -d-).

Et donc, encore en instance, οὐρανός.

Dans notre liste, dans sept « mots » (οὐδός, le seuil ; οὔδας, le sol ; οὔλος, crépu ; οὐλή, la cicatrice ; οὔρος, le gardien ; οὔρον, la limite ; οὔρος, la brise) l'initiale ου- s'explique par un roque /wo/ > /ow/ > /ou/. Aucun ne requiert l'hypothèse d'un « allongement métrique ».

Par analogie, οὐρανός relèverait de la même explication. Il est vrai que la transformation **ors-* > *our-* analogue à éolien *orr-* (dans *oura* / *orros*) oblige à suspendre provisoirement le jugement. Nous pouvons affirmer toutefois que la totale absence d'attestation de l'écriture *ὄρρανος plaide déjà en faveur d'une initiale **wor-*.

Comment comprendre l'alternance *odw-* > *oud-*, *olw-* > *oul-*, *orw-* > *our-* ? Il ne peut s'agir d'allongements compensatoires, dont la trace serait restée en ionien. Or la prose d'Hérodote atteste que ce n'est pas le cas.

Opposons οὔρεά τε σκίοεντα θάλασσά τε ἠχήεσσα (*Iliade* 1, 157) à σεύατ' ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν ὄρεα νιφόεντα (*Iliade* 14, 227).

Réécrivons les deux vers en restaurant en eux l'écriture de /w/ (= φ) :

ὄρφεά τε σκίοέντα θάλασσά τε ἠχήεσσα
σεύατ' ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν ὄρφεα νιφόέντα.

Dans le premier vers, étant donné la paire consonantique /rw/ à la frontière entre deux syllabes, la syllabe initiale de ὄρφεα est longue si elle est articulée *or-weha* : toute syllabe fermée est longue. Elle est brève si elle est articulée, comme dans le second exemple, *o-rwe-ha* [première syllabe ouverte à pic vocalique bref, /o/ ; rw- forment un agglomérat, dont l'articulation est de la nature de celle de « roi » (/rwa/) en français]. La figure phonétique du mot est invariable.

Conclusion : l'allongement de la première syllabe est inutile. L'écriture οὔρεα est donc aberrante. Il en va de même pour tous les cas de figure analogue, c'est-à-dire pour toutes les suites C + /w/ (/lw/ ; /sw/ ; /rw/ ; /dhw/, etc.)

Les aèdes n'ont jamais articulé tantôt *oureha*, tantôt *oreha*, mais toujours *orweha*, articulé tantôt *o-rwe-ha*, tantôt *or-weha*. Ils ont toujours articulé *adh-wa-na-tos* et n'ont donc jamais eu besoin d'allonger la voyelle de la syllabe initiale du mot.

D'où vient donc que le mot soit écrit tantôt οὔρεα, tantôt ὄρεα ?

A ce point, il nous faut raisonner sur la tradition écrite.

Pourquoi l'absence de trace de /w/ dans ὄρεα et sa restitution aberrante dans οὔρεα ? La question revient à se demander quelle était l'écriture de /w/ dans la tradition manuscrite des textes épiques (et sans doute lyriques). Car, puisque /w/ était un phonème des langues poétiques de l'Age archaïque, au moment où ces textes ont été écrits, il a nécessairement été représenté par une figure écrite, par un graphème. Les scribes de ces

¹¹ Cf. e. g. *Théogonie*, vers 91 : ἐρ-χό-με-/νον- δ' ἄ-ν' ἄ-/γῶ-να- θε-/όν- ὦς/ ἰ-λάσ-/κον-ται ; la syllabe finale de θεόν n'est longue que parce qu'elle est fermée (θε-ον-) ; ν n'est donc pas lié avec la suivante ὦς, dont l'initiale n'est donc pas traitée comme une voyelle ; ce qui est écrit ὦς s'articule en vérité ἰως.

textes n'ont pas adopté le digamma (Ϝ) pour transcrire /w/, puisque le graphème n'est attesté nulle part dans aucun des textes poétiques. Quel graphème ont-ils donc adopté ? La réponse est partiellement donnée dans deux des cas cités : sous l'explication étymologique de οὐλαί, Chantraine remarque : « Dans l'arcadien ὀλοαί, il faut admettre que ο = Ϝ comme dans δοάν » (voir δήν = δϜήν). L'Odyssée atteste une écriture ὄγδοόν (*Od.* 7, 261 et *Od.* 14, 287) : ἀλλ' -ὄ-τε / δῆ ὄγ/δοόν μοι ἐ/πιπ-λό-με-/νον-φέ-το/ς ἦλ-θε. /δο-όν- μο-ι ἐ-/ compte apparemment quatre syllabes, une de trop pour un dactyle. Il suffit de réécrire ὄγ-/δϜόν μο-ι ἐ-/πιπ-λό-με-/νον φέ-το-/ς pour qu'apparaisse une mesure correcte¹². Et donc, dans cette figure de mot, <o> transcrit /w/, est l'équivalent de Ϝ.

Dans la tradition de l'écriture des textes poétiques de l'âge archaïque, <o> transcrivait-il donc la voyelle /o/ ainsi que le glide /w/ ? Si c'est le cas, il doit y en avoir d'autres traces.

Poursuivons donc : dans ὄικεε restaurons l'écriture de /w/, non pas Ϝ, mais ο qu'invite à supposer ὄγδοόν : οοίκεε. Il nous apparaît aussitôt qu'oméga, écrit en minuscule, est en réalité un appariement de deux ο. Et donc, dans la tradition de l'écriture des épopées et de la poésie lyrique, Ω n'est pas seulement une graphie pour /ɔ:/ (ο long ouvert), mais également pour /wo/, d'où, en dorien et en éolien ὠρανός ou dans les textes épiques, ἐώκει pour φεφοίκει, ou encore ἐώλπει pour φεφόλπει (exit un autre *monstrum*, grammatical celui-là, l'augment interne). Et il ne sera pas difficile de dériver de χέϜ-Ϝ-ω la formation intensive χοϜ-Ϝ-νυμι, écrite χώννυμι (χω = χοο- + assimilation du formant /w/ à v¹³).

Que s'est-il passé au cours des années de la transmission des textes et de leur réécriture ? Le souvenir du phonème /w/, dans les écoles d'écriture, s'est maintenu aussi longtemps que s'est maintenue la tradition de la composition et de l'improvisation en hexamètres dactyliques, etc. Elle a continué dans la première partie du Ve siècle, en Grande Grèce plus particulièrement, et s'est progressivement éteinte. Ion, l'homériste mis en scène par Platon, n'était pas un aède capable d'improviser un récit, il connaissait par cœur son Homère, qu'il « récitait ». En respectant la diction homérique ? Ce n'est pas sûr.

Il y a eu un moment de transition important, celui de la réforme de l'orthographe en 403/402, à Athènes. Alors la tradition aédique était au mieux moribonde, les scribes ignoraient désormais l'existence d'un phonème /w/ qui s'était amui depuis quelques générations à Athènes. Ils avaient sous les yeux des copies qu'il leur fallait adapter aux règles nouvelles d'orthographe, c'est-à-dire à l'adoption d'un ensemble défini de graphèmes et à l'uniformisation de leur valeur. Désormais Ω valait /ɔ:/ ou /o:/, rien de plus, et <o> valait /o/. En présence d'une figure de mot qu'ils lisaient OPOEA (= ὄρφεα), étant donné que O ne valait plus, pour eux, que /o/, selon les exigences du mètre et la quantité de la syllabe initiale, ils ont réécrit οὔρεα ou bien ὄρεα. Comme O = Ϝ (/w/) ne pouvait leur apparaître qu'arbitraire, ils l'ont traité de manière arbitraire. Ils ont écrit la première syllabe longue ου- sur le modèle des syllabes initiales longues ioniennes (et attiques). Dans les contextes où ω = Ϝο était membre d'une syllabe longue (ω), ils n'ont pas modifié l'orthographe de la figure du mot.

Les textes épiques, en vérité tous les textes de la période archaïque, doivent être entièrement réécrits¹⁴.

¹² Le latin *oct-a-u-us* offre un exemple analogue de suffixe /w/ à ὄγδ-Ϝ-ος (et non ὄγδο(Ϝ)ος comme le suggère Chantraine in *DELG*, s. ὀκτώ).

¹³ Pour un traitement plus complet de l'écriture de /w/, également devant ε, voir sur le site www.histor.ch sous la rubrique « Odyssée », « Introduction générale à l'établissement du texte. Prolegomènes à un traité de la langue homérique », *passim*. Également, dans mon ouvrage *Iliade : récit, langue, écriture*, Lang, 2007, la partie *écriture*.

¹⁴ Pour un nouvel établissement du texte de l'*Odyssée* – l'opération devra être réalisée pour toute la tradition narrative, lyrique et chorale de la période archaïque – voir www.histor.ch sous la rubrique « Odyssée », « Établissement du texte » (un exemple partiel). J'ai réalisé le travail pour la totalité du texte traitant du *Retour d'Ulysse* (sans la *Télémachie*).

Dans la liste suivante des mots, ce qui est apparemment un « allongement » métrique est en réalité un artifice scripturaire pour noter une syllabe fermée, donc longue, devant /w/ primitivement écrit <o>.

Ὀδ-ο-ός = ὀδρός écrit οὐδός « la voie » (racine : *sodh- > *hod-w-os (dissimilation d'aspirées) « la voie » au sens de « celle qui conduit ».

ὄλ-ο-ος = ὄλφος écrit οὐλος (intact, entier, sauf) οὐλε (« vale ») *sol-w- / sal-w-.

ὀλ-ο-ός = ὀλρός, écrit οὐλός (destructeur) *ol-w- (il est probable qu'ὀλοός doit être lu ὀλρός en tout contexte ; sur *ὀλ- « faire périr », « détruire ».

ὀλ-ο-αί = ὀλφαί écrit οὐλαί (ὀλοαί = ὀλφαί attesté) « grains d'orge » *ol-w- ;

Nous voici désormais sur la voie du ciel *Ouranien*.

Οὐρανός n'exclut pas une dérivation de φορανός par un roque phonétique, mais il est nécessaire de s'en assurer, en attestant que υ dans οὐρανός est une trace de /w/. Si c'est le cas, la figure du mot résulte en ionien d'un roque phonétique *wor- > owr- > our-, analogue à ce qu'atteste οὐδός, οὐλή, et probablement οὐρος (la brise).

*(w)oranos est attesté dans la poésie d'Alcée, directement, et de Sappho, indirectement.

Au moins une occurrence, dans Alcée, atteste que ω doit y être lu φο-.

Voir Alcée, *fragment 355* (E. Lobel and D.L. Page, *Poetarum Lesbiorum fragmenta*, Oxford: Clarendon Press, 1955)

... γαίας καὶ νιφόεντος ὠράνω μέσοι

Il me semblait que, dans ce vers, ὠράνω devait être lu φοράνω, mais il fallait que je m'en assure sur le plan métrique. J'ai donc consulté Alessandra Lukinovic, grande connaissance et amatrice de la métrique grecque ancienne. Je transcris sa réponse :

Voici « l'interprétation métrique d'Eva-Maria Voigt :

γαίας καὶ νιφόεντος ὠράνω μέσοι (γαί- longue, -ας longue), mais γαίας (γα- brève, -ιας longue) est aussi très probable, peut-être même mieux.

Pour Eva Voigt, il s'agit donc d'un glyconique (oo – uu – u –) plus un « iambe » (x – u –). La combinaison du glyconique et de l'«iambe» revient chez Alcée à quelques reprises. La syllabe wo- qui t'intéresse doit être longue dans ce schéma.

Mais voilà que tu proposes (souligné en gras) :

γαίας καὶ νιφόεντος **Φοράνω** μέσοι

u – – u u – – **u u** – u –

un *glyconique amplifié avec un choriambique* (gl^c). C'est tout à fait possible [...] ! Il en existe beaucoup de gl^c chez Alcée [...] : 112, 117b, 350, 351, 352 ; fort. 34A, 353.

Ton analyse du vers est métriquement plus élégante. »

J'ajouterai que la syllabe -τος est longue parce qu'elle est fermée ; elle ne peut l'être que parce que ζ n'est pas lié à l'initiale, parce que *consonantique*, du mot suivant ; en conséquence ω = φο-.

L'essentiel était la confirmation de la possibilité de la lecture ω = φο dans la poésie lyrique éolienne. En raison de cela, je ne saurais reprocher à une amie son engagement enthousiaste pour les glyconiques amplifiés d'Alcée.

Il est, chez Sappho, deux occurrences ὠράνω, (dont on se souvient qu'elles sont, pour Wackernagel, la trace, malheureusement pour lui, jamais attestée, de ὄppανω) : *fragments 52* (E. Lobel and D.L. Page, *Poetarum Lesbiorum fragmenta*, Oxford: Clarendon Press, 1955)

ψάuhn δ' οὐ δοκίμωμ' ὠράνω (Je rappelle qu'une lecture /mwo/ est possible).

fragment 54 (op. cit.)

ἔλθοντ' ἐξ ὠράνω... (De même dans ce cas, /ek-swo-ra-nō/).

Il est probable que l'écriture primitive était ὠράνω, que les copistes de la période alexandrine, par exemple, devant l'obligation de lire une syllabe brève, ont corrigé ὠράνω > ὄράνω.

Nous en avons un indice à nouveau dans un fragment d'Alcée (338 - Lobel – Page) :

ὔει μὲν ὁ Ζεὺς, ἐκ δ' ὀρανῶ μέγας
χειμῶν, πεπάγασιν δ' ὑδάτων ῥοαί

Deux propositions sont corrélées entre elles par une opposition : μὲν... δέ... : « D'un côté, certes, Zeus fait pleuvoir, et quelle tempête ! ..., mais (à terre le ruissellement se transforme en verglas) ». L'opposition est entre ce qui se passe au ciel (un violent orage de pluie) et ce qui se passe sur terre (une pluie verglaçante). L'état actuel du texte inviterait à supposer que la corrélation n'est pas à deux mais à trois termes (ὔει μὲν ὁ Ζεὺς / ἐκ δ' ὀρανῶ μέγας χειμῶν / πεπάγασιν δ' ὑδάτων ῥοαί). Obéissons à la suggestion : « D'un côté Zeus fait pleuvoir, de l'autre du ciel (tombe) une grande tempête, de l'autre côté l'eau partout se transforme en glace ». En vérité, l'opposition ou le contraste est entre ce qui se passe au ciel et sur la terre ; pluie de Zeus et « grande tempête » sont une seule et même chose ; μέγας χειμῶν est un groupe en apposition à ὔει Ζεὺς. Il y a donc, dans le premier groupe de la corrélation un δέ de trop, aberrant sur le plan syntaxique. Réécrivons donc : « ὔει μὲν ὁ Ζεὺς ἐκ ὀρανῶ μέγας χειμῶν, πεπάγασιν δ' ὑδάτων ῥοαί... » « Zeus, quelle tempête ! fait tomber du ciel des trombes d'eau, tandis que (sur terre) le ruissellement se transforme (partout : *emploi du parfait*) en verglas... » Si tel a été le texte, en présence de ὀ-, nous devrions lire ἐξ et non ἐκ. Gageons donc que le texte primitif était écrit : « ὔει μὲν ὁ Ζεὺς ἐκ ὀρανῶ μέγας χειμῶν... », que ω notait une syllabe à initiale consonantique, justifiant l'emploi de ἐκ, soit, si nous corrigeons également l'accent, « ὔει μὲν ὁ Ζεὺς ἐκ φοράνω μέγας χειμῶν... » La particule élidée δ' a donc été ajoutée à l'écrit comme substitut d'une autre consonne, écrite, si l'on prend appui sur d'autres contextes, ΩΠΑΝΩ. Lorsque l'équivalence Ω = φο n'a plus été comprise, Ω a été interprété comme une voyelle longue, exclue dans le contexte métrique. Comme la préposition était écrite ἐκ et non ἐξ, les scribes (le scribe) ont correctement supposé la présence d'une consonne, d'où le recours commode à δ' ; quant à savoir si l'emploi de ce corrélat est pertinent, ce n'est pas une réflexion que s'est faite le scribe. Ce n'est pas la même chose que d'écrire en usant de formules grammaticalement (syntaxiquement) correctes et de conduire une réflexion grammaticale correcte. Et pour conduire une réflexion grammaticale correcte, la première condition est de réfléchir sur l'articulation des idées dans la phrase.

FOΠΑΝΟΣ / ΩΠΑΝΟΣ > ΟΥΠΑΝΟΣ // VARUNA

Φοράνός étant acquis, est-il possible d'établir sa parenté étymologique avec *Var-u-na* ?

Elle est formellement possible à partir d'un *étymon* **wer-w-* ; en grec la voyelle /o/ est motivée par la signification du mot comportant, dans ses valeurs sémiques, la notion d'*agent* ; d'où **worw-*, suffixe *-ano-* > **worwano-* et enfin, par dissimilation de /w/ > *worano-s*.

Pokorny (*Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, I 1959) rattache Varuna à une racine **wer-* (verschliessen, bedecken, schützen, retten) > **wer-w* (p. 1161) « Schützer, Schirmer ».

Le domaine de la racine est complexe. Pokorny relève une famille comportant la notion d'« envelopper de liens », une autre celle d'« être fiable » « sur qui il est possible de se reposer » (*verus, wahr*, grec, φῆρα), une autre encore d'où dérive « *verbum* » latin, εἶπω (« dire ») grec. Romain Gautier fait allusion à un Varuna invoqué dans les serments comme garant (en allemand, « Wahrender »).

Dans ses études sur les « dieux souverains indo-européens » Dumézil, après l'ouvrage *Ouranos-Varuna*, s'est attaché à analyser les couples que forment les dieux souverains, parmi lesquels le couple védique et iranien Varuna-Mitra (Mithra). Varuna est un dieu attesté dans les *Vedas*, qui remontent haut dans le second millénaire de l'ère antique. La racine de Mithra (**mei-* « mêler ») est adjointe d'une terminaison instrumentale. Son association avec Varuna invite à supposer une formule très ancienne du type « Que Varuna (apaise la querelle) par le moyen d'un accord / d'un compromis (*mi-thra*) ». Dans

les groupes indo-européens anciens, se consacrant essentiellement à l'élevage à la suite de la domestication du cheval et du taureau, un dieu qui joue un rôle dans le règlement de querelles est un personnage essentiel. Deux traits principaux caractérisent Varuna, deux traits essentiels dans les procédures judiciaires : il dispose d'un pouvoir magique de « lier », opération essentielle dans la prise de corps ou pour mettre un terme à une dispute qui pourrait dégénérer ; il dispose ensuite de l'autorité verbale qui lui permet de tenir les parties engagées dans une querelle par un serment ou par un jugement.

De manière plus générale, dans les groupes anciens, la défection du lien social pouvait être provoquée par trois « causes » principales :

- une querelle entre deux individus jouant un rôle important dans le groupe, querelle qui pouvait conduire à un duel et au meurtre ; ou bien une querelle entre deux groupes, qui pouvait conduire à la guerre et à l'extermination de l'un des deux groupes ;
- une épidémie menaçant la survie du groupe ;
- un fléau (sécheresse, par exemple) menaçant également la survie du groupe.

On tentait de parer à chacun de ces risques par diverses procédures qui, toutes, requéraient le recours à une puissance invisible du monde céleste. Dans chacune des procédures, la parole jouait un rôle fondamental : dans le premier cas, sous la modalité du jugement qui devait faire « force de loi » ou du serment, entre deux groupes, sous la modalité de la formulation d'un pacte appuyé par un serment ; dans le second cas sous la modalité de la divination et par des procédures d'incantation ; dans le troisième cas, également sous la modalité de la divination et par des procédures de supplication. La survie du groupe dépendait, en tout état de cause, d'un agent divin, juge souverain, capable de lier, détenteur des savoirs, susceptible d'être touché par des incantations. Le lien de Varuna à Mithra laisse entendre son rôle dans les procédures judiciaires ; étant donné le destin des dieux de la première fonction – pensons à Odhinn / Wotan dans les groupes germaniques – il est probable que le rôle de Varuna ne s'arrêtait pas à apaiser les querelles, mais qu'il exerçait une fonction dans tous les domaines où la parole jouait un rôle central. C'est ce que laisserait entendre la base de la racine (**wer-*) sur laquelle son nom est formé. Les mots formés sur cette racine, qui se rattachent au domaine de la parole, désignent spécialement une « parole d'autorité ». La constitution de Lycurgue est désignée sous le titre de ῥήτρα, par un mot qui appartient à la famille de ῥῆμα, *verbum* en latin. Le mot signifie aussi bien le « pacte ». La parole « lie », institue des liens qu'elle entretient.

La distance entre la mythologie de Varuna et celle d'Ouranos ne ressortit probablement pas à l'étymologie, mais à l'histoire. Plus d'un millénaire, semble-t-il, sépare les textes les plus anciens des Vedas de la *Théogonie* d'Hésiode. Dans cet intervalle, les groupes parlant grec (ou latin, ou celte, etc.), au terme de leurs migrations de pasteurs et éleveurs de chevaux, s'étaient définitivement sédentarisés et, surtout, avaient adopté l'agriculture comme moyen principal de se procurer des ressources, auquel s'ajoutera le transport maritime des marchandises. Le personnel divin indo-européen en a été profondément modifié. Hésiode ne rapporte pas les récits traditionnels sur les dieux, sa *Théogonie* est une élaboration nouvelle des représentations qui permettent de comprendre les rapports des dieux entre eux et avec les hommes. Zeus est, certes, la clef de voûte d'un système stabilisé, mais il est aussi *l'aboutissement d'un long processus de transformations* qui ont conduit à lui. Ouranos-Varuna est à l'origine du processus, il est celui qui l'a mis en branle. La mythologie d'Ouranos ne peut donc être celle de Varuna, surtout pas celle de ce que Varuna est devenu dans l'hindouisme.

Le nom du dieu grec est désormais affecté d'un suffixe générique, *-an-o / -ā*¹⁵.

L'ensemble comprend de nombreux mots désignant des plantes comestibles et ce qui se rapporte au travail, aux outils (δρέπανον θηγάνη μηχανή λεκάνη, etc.). On relève

¹⁵ Voir Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Klincksieck, 1979, p. 196-200.

quelques adjectifs ou noms que rassemble la notion de « couvrir » « offrir un appui », d'où « offrir une protection » : *hikanos*, *pithanos*, **hedanos* à lire *wehanos* (le vêtement), *pedanos* (« qui offre un appui stable ») complémentaire de *skepanos* (« qui abrite, couvre ») aussi bien que de *steganos* (« couvert d'un toit »), *stephanos* (couronne); *orphanos* pourrait appartenir à la série par défaut : « celui qui est privé de protection ». J'y rangerais également *platanos*, l'arbre aux larges feuilles couvrantes.

On évoquera également ἥρανος (le chef, le gardien) / ἐπιήρανος (« protecteur », « secourable ») ; l'absence d'élision de /i/ devant η atteste la présence d'un glide (/w/ = ɸ) à l'initiale de ἥρανος, que nous lirons donc ϕήρανος, de la famille de ἥρα (ϕήρα), à laquelle se rattache allemand *wahr*, latin *verus*, « vrai » au sens de « qui ne trompe pas », « sur qui on peut compter », « fiable ».

Il semble donc que le suffixe *-ano-* ait quelque affinité avec une base comportant la notion de « protection ».

Hésiode affecte à Ouranos deux qualifications principales, ἀστερόεις [neuf (9) occurrences] et εὐρύς [huit (8) occurrences] [autrement, il est dit deux fois μέγας (« impressionnant ») dans le contexte qui décrit ses abus et sa castration]. Est ouranien le ciel étoilé, sans rapport donc avec la pluie. Un vers évoque même les « astres lumineux et (étendu) au-dessus (d'eux), οὐρανὸς εὐρὺς ».

Serait-ce là une figure étymologique, *our-* / *eur-*, une façon de rattacher *Ouranos* à son *étymon* ou une façon dont l'aède pense son *étymon* ? Chacun sait qu'εὐρύς signifie large ; il est possible de rapprocher cet adjectif de sanskrit **uru* (voir Chantraine s. u. εὐρύς). Mais pourquoi *eur-* et non pas *uer-* ? L'adjectif devrait reposer sur ϕερ-υ- ! Il est devenu **eur-* par une métathèse, peut-être, suggère Chantraine (« on pense à... »). Devons-nous hésiter ? Evidemment une métathèse **wer-u-* > **ew-ru-* > *eur-u* par vocalisation de /w/ en ionien, pour les mêmes raisons, probablement, que le roque **wor-* > *owr-* > *our-* : afin de préserver la trace d'un phonème tendant à se perdre dans un souffle à l'initiale du mot.

Mais s'agit-il bien de cette figure étymologique là ? « Ouranos » serait-il « le large par excellence » ? Notre moisson nous laisserait-elle, entre les lèvres, moins que le souffle expirant de /w/ ?

Il existe un verbe ἔρυμαι, que l'on rattacherait volontiers à un thème indo-européen **wer-* (cf. allemand *wehren*, « protéger » ; également en sanskrit), nous dit encore Chantraine (*DELG* s. u. ἔρυμαι), si ce n'est que /w/ est inattesté.

Inattesté φέρυμαι dans la langue épique ?

Voir *Iliade*, 5, 298

Δείσας / μή πῶς / οἱ ἐρυ/σαίατο / νεκρὸν Ἀ/χαιοί (οἱ = ῥοι) : ne voilà-t-il pas un autre /w/ inattesté dans la langue épique ? Partout ? Et comment lira-t-on donc *Il.* 1, 236 : οὐδ' ἀναθηλήσει· περὶ γάρ ῥά ἐ χαλκὸς ἔλεψε. « Autour de lui, ne repousseront pas les feuilles, car le bronze en a dépouillé (le rameau) tout autour. » Devant ε, α ne devrait-il pas être élidé, et ne devrions-nous pas lire ῥ' ε' ? Nous ne le devons pas puisqu'il nous manquerait une mesure brève, que nous maintenons en écrivant περὶ /γάρ ῥά ῥέ/. De l'absence, ne rien conclure.

Revenons à l'hexamètre dans son entier :

« Redoutant que les Achéens ne lui enlèvent le cadavre pour le mettre à l'abri » (il = Enée).

Oἱ est traité comme une syllabe longue, donc fermée (/ῥoj/), non liée avec l'initiale du mot suivant, *apparemment* une voyelle. Le défaut de liaison est la trace d'un phonème initial, traité tantôt comme discriminant de syllabe, comme consonne, tantôt comme voyelle, un glide, en l'occurrence /w/. Dans ce contexte μή πῶς οἱ ἐρυσαίατο doit être écrit : μή πῶς / ῥοι ϕερυ/σαίατο/. Et que l'on ne dise pas que yod /j/ de οἱ peut être géminé devant ἐρύ- comme il est géminé dans αίατο, car α de αίατο est une écriture pour v vocalique.

Pour d'autres témoignages attestant une trace de /w/, voir 8, 21 : ἀλλ' οὐκ / ἄν ἐρύ/σαιτ'... ; 14, 79 : Τρῶες· ἔ/πειτα δέ/ κεν ἐρυ/σαίμεθα ; 15, 354 ; 17, 159 ; 17, 161,

etc. Dans les deux premiers exemples, les deux syllabes ἄν et κεν ne sont longues que parce que l'initiale du mot suivant est consonantique et non, apparemment, vocalique ; /w/ = ɸ écrit primitivement o dans les textes épiques et lyriques doit être restitué à l'initiale d'ἐρύ/σαιτ' (ἄν-φε-ρύ/σαιτ') et d' ἐρυ/σαίμεθα (κεν-φε-ρυ-/σαίμεθα).

Il. 1, 459 : ἀέρουσαν μὲν πρῶτα καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν. « En premier lieu, ils tirèrent vers le haut – pour mettre l'animal sacrifié sous la protection des dieux célestes – (la tête de) la victime, puis l'égorèrent et la dépecèrent... » Aὐ- est une syllabe longue, devant voyelle ; dans ce contexte υ est une écriture de ɸɸ : ἀνφέρυσαν > ἀφ-φέρυσαν... (voir également 2, 422, etc.). Pour une écriture υ = ɸɸ, voir les formes de l'aoriste de χεύω, χεῦε par exemple en fin d'hexamètre = χεɸɸ-φε.

En revanche, des contextes du type Il. 11, 363 : ἦλθε κα/κόν· νῦν/ αὐτέ σ' ἐρύσατο ; 14, 35 : τῷ ῥα προ/κρόσσας ἐρύσαν, etc. se lisent *sweru- (comme un agglomérat) ; autre possibilité : nweru-.

Seuls posent un problème de lecture des vers du type *Od.* 14, 279 : καὶ κύσα γούναθ' ἐλών· ὁ δ' ἐρύσατο καὶ μ' ἐλέησεν... Dans des contextes analogues, il semble que σ ait été géminé (pour des raisons métriques ; *sic* in Chantraine, *DELG*, s. v. ἔρυμαι / ἐρώω). En réalité, il est possible de substituer une forme d'aoriste radical à redoublement φέρυτο (écrit εἶρυτο), pour restaurer une mesure correcte : καὶ κύσα /γούναθ' ἐ/λών· ὁ δὲ /φέφ-ρυ-το/ καὶ μ' ἐλέ/ησεν. « Me saisissant de ses genoux, je les lui ai baisés. Celui-ci me tira vers lui (pour me protéger), c'est qu'il avait eu pitié de moi... ». Seule l'hypothèse de la lecture de /w/ à l'initiale du verbe, soit, seule l'hypothèse de la lecture φέρυμαι, aoriste radical à redoublement, φεφρύμην, permet de rendre compte du mètre et de faire l'économie d'arbitraires allongements métriques par gémination, autrement dit, par adjonction d'un phonème.

Formé sur la même base que le verbe, existait également un adjectif, *φερός > ἐφρυς, écrit εὐρός, mais sans doute prononcé ἐφ-ρός, homographe mais probablement pas homophone de l'adjectif signifiant « large » (*eurus/). Les dictionnaires n'en signalent pas l'existence, que seule une analyse sémantique permet d'attester.

Plusieurs des personnages de l'entourage d'Ulysse, dans l'*Odyssée*, portent un nom composé avec, pour premier membre, εὐρυ- : Εὐρυδίκη, Εὐρύκλεια, Εὐρύλοχος, Εὐρύμαχος, Εὐρυμέδων... Sauf en ce qui concerne Eurymédon, qui peut être interprété dans le sens où il est un roi « qui administre un territoire d'une vaste étendue » et, partiellement Eurybate (« qui se tient ferme sur ses jambes largement écartées » ; mais Eurybate n'est pas un guerrier, il est un héraut ; par hypothèse, son nom le qualifie en tant que héraut), tous ces noms éclairent le rôle des personnages qui les portent si nous interprétons *euru-* dans le sens, verbal, de « protéger », « retenir pour le mettre à l'abri / en réserve quelque chose ». Devant la maison de Circé, où il aurait dû faire preuve de sa capacité à diriger un groupe, Euryloque « retient ses compagnons d'embuscade », apparemment pour les « protéger », en réalité pour « se protéger ». En revanche, au moment où il aurait dû les retenir sur le navire, au moment d'aborder sur l'île de Soleil, c'est lui qui les pousse à prendre pied sur l'île, comme c'est lui qui les poussera à sacrifier des vaches du troupeau. Son nom le qualifie ironiquement, par antiphrase. Une « Eurydice » est une protectrice du droit avant d'être celle « dont la juridiction s'exerce sur une vaste étendue » ; Euryclée ne peut s'interpréter que dans le sens de « celle qui est retenue d'appeler », de « faire entendre le nom d'Ulysse », qui donc, « le protège ». Son nom se rattache précisément à l'épisode où elle est invitée à laver les pieds du mendiant et où ce dernier la « retient de s'exclamer en faisant entendre le nom d'Ulysse » (chant 19). On ne voit pas très bien ce que peut signifier pour un guerrier de « combattre sur une large étendue » ; en revanche, étant donné son rôle au chant 22, le prétendant Eurymaque est celui qui tente « d'empêcher le combat ». Enfin, étant donné la description qu'en fait Ulysse sous le couvert d'un mendiant au chant 19 devant son épouse qui sait très bien que c'est son mari qui lui parle, Eurybate est le héraut « qui sait se retenir de parler », qui « sait garder en réserve un nom », qui donc le protège par son silence. Dans le contexte,

Eurybate est une qualification d'Ulysse lui-même. Le second membre de son nom est aussi formé sur une racine *ba-(sk- / gj-), « parler, bavarder ».

Des noms comme *Eurysakès*, *Eurystheus* peuvent aussi bien, sinon mieux, s'interpréter dans le sens de « celui à qui son bouclier sert de protection » (allusion à la ruse d'Ajax au chant VII de l'*Illiade*), « celui qui s'assure en sa force ». Enfin on se reportera à l'*Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, p. 1161 ; sous l'entrée *weru*, Pokorny relève, à titre d'exemple, *Eurulaos* (« Qui protège la troupe »). Il ne parle pas de métathèse phonétique ; nécessairement, son interprétation la suppose.

Concluons : à l'appui de la figure étymologique *our-* / *eur-* = *ewr*, nous pouvons affirmer qu'Ouranos est peut-être « large » (?) ou « vaste », mais aussi, et plutôt, qu'il est « protecteur ». *Eurus* au sens de « protecteur » procède d'une racine **ƒer-* « protéger », par une interversion des phonèmes de la première syllabe devenu **er- ρ - \acute{u} - ζ* (écrit *εϋρός*), interversion analogue au roque **wor-* > *owr-* > *our-* / **wer-* > *ewr-* > *eur-* (large) / **wol-* > *owl-* > *oulē* (la cicatrice) / **jad-* > *ajd-(omaj)* (« éprouver un sentiment de respect devant ce qui est vénérable »). La valeur du suffixe *-ano-* et le sens implicite que comporte **wor-*, issu de **wer-*, sont complémentaires. Ouranos est à ranger dans la série des mots qui comportent, pour sème commun, l'idée de « ce qui protège » (en offrant un appui inébranlable, par exemple, ou en enveloppant ou en *couvrant*).

« Ouranos » en est venu à désigner le « ciel » étoilé, l'immense voûte céleste aux confins du cosmos pour les anciens, en revanche le nom de Varuna ne désigne pas le ciel. Cela n'exclut pas que les deux puissances portent le même nom. Selon ce que rappelle Benveniste, il est important de distinguer le signifié de ce que *désigne* un mot. *Woranos* / *Ouranos* est devenu une puissance associée à la voûte céleste étoilée au terme de plus d'un millénaire, ...et d'un processus narratif ! Il a gardé, chez Hésiode encore, dont la *Théogonie* a été composée au cours du VII^e siècle, une valeur sémantique dont il est probable qu'elle a été aussi celle de « Var-una » : les deux dieux sont « protecteurs ». Ouranos, quant à lui, recouvre la terre, et le cosmos dans son ensemble, d'une enveloppe protectrice, soudée au pourtour de la terre par celui qui est appelé *Ἰκεανός*¹⁶.

Il importait à Hésiode de faire de Zeus le terme d'un processus de transformations, de faire du dernier des dieux apparus de la fonction *de la parole qui tient* (**wer-w*), le stabilisateur d'une souveraineté exercée depuis l'Olympe, à l'appui de la parole justement et non de la force ; Ouranos est donc, chez Hésiode, placé au début du processus, parce qu'il *est devenu* la puissance la plus stable de toutes. Il faut replacer la *Théogonie* dans la spécificité grecque des récits sur les dieux. Les plus anciens de ceux que nous lisons, ceux d'Hésiode, précisément, ne nous transmettent pas un savoir traditionnel, de haute

¹⁶ Puisque nous en sommes à repérer des roques phonétiques. *Ἰκεανός* se dit également *Ἰγενοσ* / *Ἰγηνοσ* ; (voir LSJ, *Ἰγενοσ*, ὄ, = *Ἰκεανός*, Lyc.231, St.Byz., etc.; *Ἰγηνοσ* Pherecyd. Syr.Fr.2.D.; *Ἰγήν*, ἦνοσ, Hsch.:—hence *Ἰγενίδια* = *Ἰκεανίδια*, Id.; and *ἰγένιος*, α, ον, = ἀρχαῖος, ὦ. Στυγός ὕδωρ Parth.Fr.7. cf. *ἰγένιον*· *παλαιόν*, Hsch.) Océan est à la jointure du ciel avec la terre sur tout son pourtour. Dans *Ἰκεαν-*, la suite non-contracte laisse supposer la présence d'un glide formant /w/ et non /j/ dont la chute aurait entraîné la contraction *ea* > *η*. Supposons une racine **jug-w* (latin : *jugu-m*) signifiant « ce qui joint », en grec **ιογαν* > **ιογᾶν* > **ιογην*, par roque phonétique *οιγην* écrit *ῶγην* ; la formation de *Ἰκεφανός*, à mon sens attique plutôt qu'ionienne orientale, est analogue à l'explosive près substituée à la sonore vélaire et au maintien de /w/ plus longtemps que dans le domaine éolien. De l'union de Terre avec Ouranos, Okéanos est le premier-né, et donc le plus vieux, évidemment puisque le fleuve Océan soude le ciel à la terre. Il y aurait en grec deux familles qui se rattachent à la racine **jug-* ; comme on peut faire l'hypothèse que *Ζεὺς* dérive de **jew-* > **djew-* (la dentale renforce la palatale initiale) > *dzjew-*, *ζενγ-* / *ζυγ-* dérivent de **jeug-* / **jug-* > **djeug-* / **djug-* > *dzjeug-* / *dzjug-* (*ζεύγνυμι* / *ζυγόν*) (Sur le renforcement de la palatale initiale par la dentale, voir García Ramon, (1993) « Griego ζατέω (hom : -jon. δίζημαι), véd. *yā* 2 'pedir' e IE **jeh₂-* 'pedir, desear, buscar ansiosamente' », in *Miscellan linguistica graeco-latina*, Namur, 71-84). Quant à l'écriture *ω* pour *οι* elle est attestée par Eustathe, *Commentaires à l'Odyssée*, chant 20, vers 347 (*γελῶων* = *γελῳών*)

antiquité, sur les dieux ; la *Théogonie* inaugure une nouvelle narration des origines divines, contemporaine, en quelque sorte, de l'accès de Zeus à la souveraineté sur les « guerriers et les dieux ».

Ce qui en Zeus est expliqué est, en Ouranos, impliqué. En tant que tel, *au début du récit hésiodique*, il ne pouvait pas être immuable, il devait le devenir, après avoir exprimé de lui les potentialités qui rendent possibles la mise en place d'un *cosmos*, d'un tout à l'intérieur duquel tous les éléments sont agencés entre eux, d'un tout organique, (*w*)organisé. D'où le rôle que l'aède lui donne. C'est un contresens que de prêter au personnage d'Hésiode des traits humains et d'en faire une sorte de géniteur insatiable, père monstrueux dont le comportement est limité à la seule fonction copulative et procréatrice au point de vouloir étouffer tout ce qu'il procréé dans le sein de la terre. L'union primitive de la terre et du ciel a une fonction, produire au jour du monde des potentialités qui ne peuvent exister sans leur collaboration. Terre offre le support matériel qu'Ouranos informe. Il le fait *en la couvrant*.

Tout d'abord, il tient la terre procréatrice enserrée en des liens puissants ; il lui est comme indissolublement uni, la fécondant

- 1- d'Océan pour servir de ceinture indénouable et donc de frange circulaire de leur conjonction (vers 133) ;
- 2- de capacités nécessaires à l'organisation du monde (son administration, ce sera le problème de Zeus) :
 - la distinction potentielle du qualitatif et du quantitatif (*Koios*) (v. 134a) ;
 - l'éclat donnant à l'exercice de la souveraineté son efficacité (*Krejjōn*) ;
 - les voies de la dynamique planétaire (soutenant le cours du soleil et des planètes) (*hyperion Japetos*)
 - la puissance d'engendrement des dieux (*thejja*)
 - l'aptitude à « verbaliser », la parole sur laquelle se reposer (*Rhēa / Rhēja* < **wer-w-ej-a* : Rhéa sera la mère de Zeus, qui inaugurerà son ère en tenant ses promesses) ;
 - la puissance qui établit une relation d'ordre stable dans l'espace (*Thémis*) ;
 - la puissance qui introduit de l'ordre – antériorité et postériorité – dans le temps (*Mémoire*) ;
 - l'éclat qui préside aux activités nocturnes (*Phoibé*, mère de Léo, mère d'Apollon et d'Artémis, des éducateurs de la jeunesse en période d'initiation dans les milieux non cultivés, la nuit, sur les territoires étrangers, sous le clair de la lune et des étoiles) ;
 - enfin Kronos, l'agent qui détient la capacité de *décider / de trancher après consultation*¹⁷, de manière souveraine, mettant un terme à toute querelle et dispute ou à tout désordre : Ouranos détenait en lui la capacité de mettre un terme à ses productions et à la puissance de désordre qu'il recelait en lui, comme Gaia en recèle d'autres. La solidité de ses liens était telle qu'il fallait le détacher de vive force, ou plutôt : il devait être mis un terme à sa fécondité par tranchement, par décision souveraine, dont il détenait en lui la capacité.

Puis sont engendrés les Cyclopes, les détenteurs de la puissance du tonnerre et de la foudre, maîtres du feu ; les Cent-bras, détenteurs de la force pour l'exécution d'une œuvre, c'est-à-dire les agents de la force.

Voilà qui lui a permis de se retirer aux points de l'horizon et du zénith les plus éloignés de la terre, de se stabiliser définitivement, exclu désormais de tout processus de création, mais devenu, par sa tranquillité, garant de la stabilité du *cosmos*, « ciel étoilé » déroulant sa course lente, répétitive, invariable, porté par un chariot lui-même tenu à l'axe du

¹⁷ Le nom ne se rattacherait-il pas à une racine **ker-* « couper », d'où, avec élargissement *v*, *kor-n-os*, métathèse phonétique > *kro-n-os*, « le coupeur », le castrateur, mais en même temps « le décideur », celui qui, en même temps, met un terme à un processus et en inaugure un nouveau.

monde, d'où il contemple le revenir de ses œuvres. Comme Varuna, Ouranos est garant de ce qui est *rta* (*rita*), du maintien de l'agencement des parties dans le tout [le char (*jarma*) est une figure allégorique du cosmos].

La caractéristique de cette genèse, en cela spécifiquement grecque, voire dans l'esprit des réformes athéniennes du VI^e siècle, c'est qu'elle est conduite par deux agents, l'un de la fonction de fécondité (Terre-Mère), l'autre de la fonction maîtresse des agencements, notamment sous forme de pactes et donc de paroles. Au *recommencement* grec vers la fin de l'époque archaïque, la fonction guerrière est refoulée à l'arrière-plan : elle est subordonnée, et à la fonction de parole, et à la fonction de fécondité. Elle naît du sang d'Ouranos versé – de la violence de la coupure – d'où surgissent les « géants » figures des professionnels de la guerre, qu'Athéna, la fille de Zeus soumettra – hélas, pour une courte durée – à Athènes. Elle est un mal inévitable : ceux, parmi les êtres humains, qui ne se laissent pas éduquer, il n'y a d'autre ressource que de les domestiquer ou de les neutraliser : heureux temps où l'on croyait qu'une force magique y suffisait ? Si ni Ouranos, ni Zeus ne disposent, à la façon de Varuna, de la *Maya*, de la puissance de paralyser les usagers de la force en suscitant des leurres qui les font délirer, c'est que des Grecs du VI^e siècle et de la terre continentale entre Athènes, Eubée et Béotie, des poètes et des hommes politiques, ont eu assez d'audace pour se reposer sur la parole comme puissance de persuasion.

Γαῖα δέ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἴσον ἑωυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόενθ', ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι,
ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἔδος ἀσφαλὲς αἰεὶ... (*Théogonie*, 126-128)
« Gaïa donc, tout d'abord, fit devenir, égale à elle-même
afin que partout il la recouvrît¹⁸, Ouranos étoilé
de telle sorte qu'il soit en toutes circonstances pour les dieux bienheureux une assise
inébranlable. »

Il n'y aura plus de luttes de succession sur le plan divin. Le milieu d'Ouranos, c'est la sérénité et l'absolue limpidité de l'éther. Il n'a rien à voir avec la pluie.

Est-il si étrange que des puissances ou des dieux partagent le destin des peuples qui les honorent et, qu'au terme de leur parcours respectif, ils deviennent étrangers l'un à l'autre ?

Varuna et Ouranos sont inscrits dans des scénarios qui expliquent l'état présent des choses différemment selon que le poète, l'expert en récit, le théologien ou tout ce que l'on voudra de cette sorte de rôle, appartient à la tradition védique (déjà fort ancienne au temps d'Hésiode) ou au monde grec en train d'élaborer une nouvelle représentation du monde, sur les fondements d'antiques représentations que les aèdes relèguent dans le grenier céleste. En tant qu'agents de ces scénarios, ils diffèrent grandement, mais en leur essence, ils sont proches parents. L'un et l'autre sont des « garants ». L'un et l'autre sont des créateurs, d'illusions en ce qui concerne Varuna, d'un ordre capable de contenir tous les désordres en ce qui concerne Ouranos. Ils sont miroirs l'un de l'autre. En position inversée de ce dont elle est « image », la surface perpétuellement agitée de la mer est symétrique du ciel invariable.

¹⁸ Il n'y a pas de place pour un autre agent.